

—Tout est prêt, maîtresse, et j'ai des nouvelles.

Après avoir passé devant le château qu'habitaient Sanchez et Clotilde et l'avoir montré à ses compagnons, Schiba fit prendre au postillon une route opposée qui menait au delà de la Frillière. Au bout d'un quart d'heure de marche dans cette direction, les voitures s'arrêtèrent devant une maison isolée dans laquelle aucune lumière ne brillait. Schiba renvoya les postillons au relais qu'il leur avait fait préparer à Vauvray et, ouvrant la maison, y fit entrer Georges, l'inconnue et leur suite. Ce qui frappa le plus de Maurange lorsqu'il pénétra dans cette sombre demeure fut la précaution qu'on avait prise de doubler toutes les persiennes, de façon à ce que du dehors on n'y pût apercevoir aucune lumière. Rien de particulier cependant ne signalait l'intérieur de cette habitation spacieuse, qui était ornée d'un assez vaste jardin, entouré de tous les côtés d'un mur élevé.

L'habitation dont nous avons parlé était composée de deux corps de logis reliés ensemble par une sorte de hangar. Le plus commode était destiné à l'inconnue, à Georges et à Schiba. Le second attendait les bahis. L'aménagement de la partie réservée aux maîtres était d'une confortable élégance, sans luxe, mais sans mesquinerie. Lorsque les esclaves se furent retirés dans le second corps de logis, sauf deux d'entre eux qui restèrent pour servir le repas préparé dans une vaste salle à manger, les trois complices s'attablèrent.

—Et maintenant, parle, Schiba, fit l'inconnue.

Le Khansaman commença en ces termes :

—Nul ne peut soupçonner notre présence en ces lieux. Le notaire d'Amboise à qui j'ai acheté cette campagne me prend pour un Anglais misanthrope et qui n'a que le désir de vivre seul, isolé dans une retraite profonde. Chaque jour madame Firmin viendra nous donner des nouvelles ; je l'ai vue dans la journée pendant l'absence du marquis et de sa femme. Le ciel nous seconde, maîtresse, car cédant aux instances d'un de leurs voisins pour la première fois, le marquis et la marquise ont assisté à une fête aujourd'hui. Cette nouvelle a complètement modifié mon plan.

—Ah ! que veux-tu faire ?

—Vous allez le voir, maîtresse. Monsieur de Maurange, êtes-vous décidé à nous seconder ?

—Vous avez ma parole. Plus que jamais, je le suis.

—Bien. Alors connaissez-vous le comte de Pardieux, président du tribunal de Tours ?

—C'est mon cousin à la mode de Bretagne.

—Brahma nous seconde, fit le vieillard. Demain vous irez lui rendre visite, afin de renouveler vos relations avec lui.

—Et après ?

—Je vous le dirai.

Il ne fut plus question de rien ce soir-là ; mais, lorsque Georges s'étant retiré le premier, Schiba et l'inconnue restèrent seuls :

—Maîtresse ! maîtresse ! s'écria le vieil Indien, remercions Brahma ; nous allons bientôt toucher au but.

LES BILLETS ANONYMES

Des relations suivies s'établirent entre le comte et la comtesse de Pardieux et le marquis et la marquise d'Alviella après la fête à laquelle ces derniers assistèrent. La distance assez grande qui séparait leurs châteaux rendit ces relations plus agréables encore en les modé-

rant dans une juste mesure. Néanmoins, le président et sa femme passèrent plusieurs journées à la Frillière, et Sanchez et Clotilde furent plusieurs fois aussi les hôtes du comte et de la comtesse. Ces réunions intimes plaisaient à tous les quatre. Chaque fois qu'elle voyait madame de Pardieux, Clotilde se liait plus étroitement avec elle, et la mutuelle sympathie qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre allait en croissant. De son côté, le marquis trouvait, dans l'esprit sérieux, quoique aimable, de M. de Pardieux, une communion d'idées qui lui faisait rechercher sa société.

Un bal champêtre fut organisé par la comtesse, et Sanchez ainsi que Clotilde furent les premiers invités. Cette fois, ils acceptèrent avec empressement. Une tente élégante fut dressée au milieu de la pelouse qui bordait l'un des côtés du château du comte. On disposa sur l'herbe un grand plancher pour les danseurs, et lorsque l'orchestre lança ses premiers accords, plus de cent personnes avaient pris place sous l'élégant abri. Clotilde et Sanchez étaient arrivés des premiers. Tout à coup, au moment où un danseur venait la prendre pour la valse, la marquise vit les yeux de son mari se diriger avec une certaine persistance vers la comtesse de Pardieux, avec qui causait un jeune homme. Clotilde reconnut en lui Georges de Maurange. Son duel avec Sanchez étant resté secret, sa vue n'éveilla dans l'esprit de la jeune femme, qu'une médiocre surprise. Mais d'Alviella ne put réprimer un geste de colère, qui ne fut remarqué par personne, si ce n'est par Georges, qui, tout en conversant avec la maîtresse de la maison, suivait de l'œil les moindres gestes de son ancien rival. Lorsque la comtesse se leva pour se mêler aux danseurs, de Maurange alla droit au marquis, et le saluant avec un sourire aimable :

—Avez-vous fait comme moi, monsieur le marquis ? lui demanda-t-il.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit d'un ton froid Sanchez.

—Avez-vous oublié le passé ? Pour ma part, je vous préviens que je ne m'en souviens aucunement et que, vous pardonnant tous vos succès, je viens à vous sans haine et sans colère. Nous ne pouvons être amis, je le reconnais, et ce n'est point là ce que j'espère ; mais nous pouvons, je le crois, nous rencontrer à l'avenir sur un terrain neutre, semblable à celui-ci, sans craindre nullement de voir se réveiller nos querelles passées. Partagez-vous mon opinion ?

La courtoisie parfaite avec laquelle ce petit discours fut prononcé ne laissa à Sanchez aucune échappatoire.

—Qu'il en soit ainsi que vous le désirez, monsieur. Je n'ai rien à oublier, moi, ajouta-t-il en s'éloignant.

Malgré cette réponse, la présence de Georges ne laissa point que de contrarier vivement le marquis ; cependant la conduite pleine de tact de son ancien rival finit par rasséréner complètement ses idées, car de Maurange évita sans aucune affectation de se trouver un seul instant près de Clotilde. Après l'avoir saluée respectueusement d'un peu loin, il ne s'occupa pas plus d'elle que si elle n'avait point été là, et le marquis, qui ne le perdait pas de vue une seconde, lorsque la fête fut finie, se retira avec sa femme, en emportant la conviction de la sincérité des paroles que Georges lui avait adressées. Néanmoins, ce retour ne fut point aussi gai que de coutume, et, pour la première fois, une sorte de contrainte régna entre ces deux êtres qui pourtant s'adoraient.

Pour rien au monde, Sanchez n'eût voulu parler de Georges à Clotilde, et, de son côté, celle-ci ne pouvait